

“Habîtèle” virtuelle

Erving Goffman avait désigné sous le nom de bulles cette distance invisible présente dans toutes les situations d'interactions urbaines. Peter Sloterdijk a fait des bulles une des occurrences de sa sphérologie, de sa philosophie de la climatisation. Selon lui, tout le modernisme s'est construit contre l'idée même que “nous sommes à l'intérieur”, dans ces bulles, ces globes et ces écumes que sont nos mondes communs. Peter Sloterdijk, sociologue (Sciences Po, CEE, Médialab), lui, nomme ces lieux singuliers “habîtèles”. Il nous explique pourquoi.

L'anthropologie de l'espace a depuis longtemps pris en compte notre capacité à habiter, à organiser l'espace comme un intérieur, à nous créer des enveloppes. Habiter n'est pas loger, puisqu'il faut, au-delà du conteneur physique qu'est le logement, y ajouter la capacité à apposer sa marque, son style, sa culture sur les formes mêmes de ce conteneur pour en faire un contenant de sa personne, qui peut alors s'y déployer et même se coupler avec cette enveloppe.

Des appendices techniques

À la suite de mes travaux sur les automates et après des échanges avec Isaac Joseph /2, toutes ces traditions m'ont influencé dans ma réflexion sur les équipements nécessaires à un habitant de la ville pour y mener ses activités. J'avais centré mon attention sur les sacs à main et sur les portefeuilles, sur le statut équipé de l'être urbain. Personne ne sort sans ces appendices techniques que sont un peu d'argent ou une carte bancaire, des clés (de chez soi, de son bureau ou de sa voiture), des papiers d'identité ou quelque chose qui en tient lieu, et désormais son téléphone portable.

Voici une filiation terminologique précieuse : notre première peau artificielle, nous l'appelons en français “habit”. Jean Gagnepain /3, dans sa théorie de la médiation, avait aligné ces concepts que sont l'habitat et l'habitable en pointant leur racine commune, *habere*, qui dénotait comment le sujet, disait-il, s'étendait à toutes ces enveloppes. Ces peaux sont importantes car, comme l'écrivait Valéry, il n'y a rien de plus profond que la peau. *Habere*, ce n'est pas “avoir” comme les oiseaux “ont” des ailes, et pourtant, lorsque le couplage est réussi avec son habit, son habitat et son habitacle, on peut dire que ceux-ci sont devenus des extensions de nous-mêmes, que nous faisons corps avec eux. *Habere*, ce n'est pas non plus vraiment “posséder”, au sens d'une propriété juridique qui serait aisément explicitée et qui délimiterait un territoire sur lequel nos droits seraient reconnus. Et pourtant, cette frontière du logement devenu habitat, du véhicule devenu habitacle ou du vêtement devenu habit, fait l'objet d'une grande quantité de lois et de règlements car autrui ne

peut y toucher impunément. Les délits d'attentat à la pudeur, de viol de domicile, d'effraction, etc. existent bien. Sans les avoir ni les posséder, mais sans doute entre les deux, nous exerçons une influence à l'aide de ces enveloppes, que le régime du dominium du droit romain serait sans doute mieux à même de décrire.

Cet entre-deux caractérise bien l'émergence d'une nouvelle enveloppe qui fédère les traces et les accès de toutes nos appartenances. Certes, le sac a une longue histoire, marquée par les modes, depuis les besaces jusqu'aux balancelles. Mais une partie de ce qu'il contient se rassemble désormais dans un seul objet, le téléphone portable. La capacité de cet appareil à rassembler constitue son statut de *Chose* selon les termes de Heidegger, et non de technique seulement commissive. Lorsque j'énonçais le concept d'*habîtèle* en 1999 /4, j'annonçais le pouvoir de rassemblement du téléphone portable. Je n'imaginai cependant pas que, dès 2007, plus de la moitié de l'humanité en posséderait un. Ce changement d'échelle est toujours pour McLuhan ce qui constitue le sens du médium. Une fois de plus, le médium est le message, dès lors que nous partageons avec les deux tiers des êtres humains (depuis 2010) la condition “d'êtres-connectés”,

n° 3, vol. 4, 2002 ; “Objets portables en tous genres et prises sur le monde”, *Consommation et société*, n° 4, 2004. <http://www.consommations-societes.net/> ; *La Ville-Événement. Foules et publics urbains*, PUF, 2010.

2/

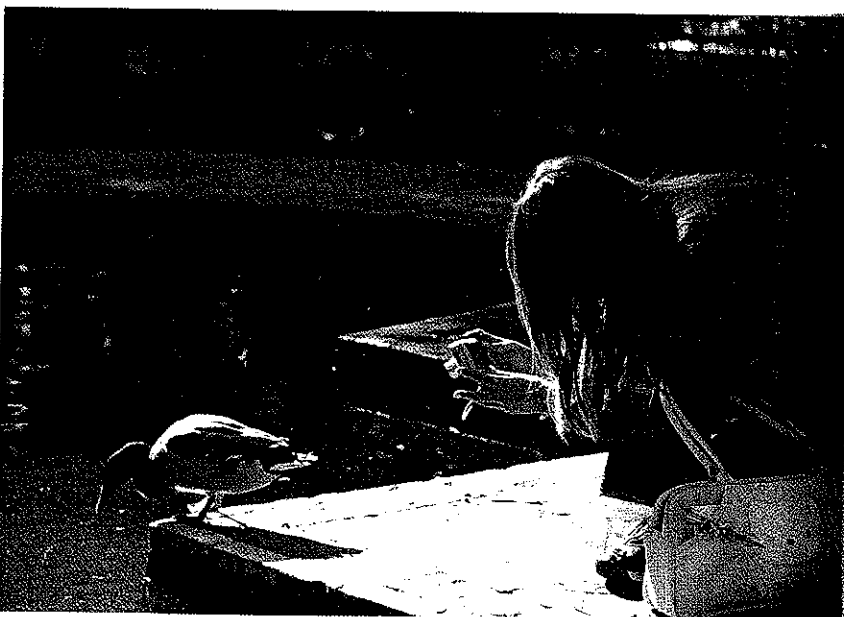
Isaac Joseph, *Le Passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public*, Librairie des Méridiens, 1985.

3/

Jean Gagnepain, *Leçons d'introduction à la théorie de la médiation*, *Anthropo-logiques* n° 5, coll. BCILL, Louvain-la-Neuve, Peeters, 1994.

4/

Dominique Boullier, *L'Urbanité numérique. Essai sur la troisième ville en 2100*, L'Harmattan, 1999.



Bruno Barbey / Magnum Photos

avec des technologies compatibles et finalement pas si différentes. Certes, en cette même année 2007, le seuil de la moitié de l'humanité vivant en ville était aussi franchi. La même année, quelle coïncidence ! À un détail près, le téléphone portable n'existe que depuis 1992 environ. Soit une vitesse de propagation rarement atteinte.

Certes, les différences entre les deux phénomènes sont flagrantes, mais la ville n'est-elle pas au bout du compte cet agrégat d'habitats, une forme composée de nos enveloppes collectives ? Plus encore, n'a-t-elle pas été affectée par la propagation, certes plus lente que celle du téléphone portable mais cependant extraordinaire, de la voiture, cet habitacle, cette autre enveloppe ? Qui aurait pu penser que la forme urbaine dépendrait de la voiture et de l'accessibilité automobile au point de menacer l'équilibre écologique, de modifier la climatisation de notre vie sur terre ? Les sociologues ne s'étaient guère intéressés à l'automobile, et l'erreur fut tragique. Faisons donc la théorie anthropologique du téléphone portable en l'inscrivant dans toute cette tradition de l'habit, de l'habitat et de l'habitacle pour mieux en anticiper les évolutions.

Habitèles "étendue" et "augmentée"

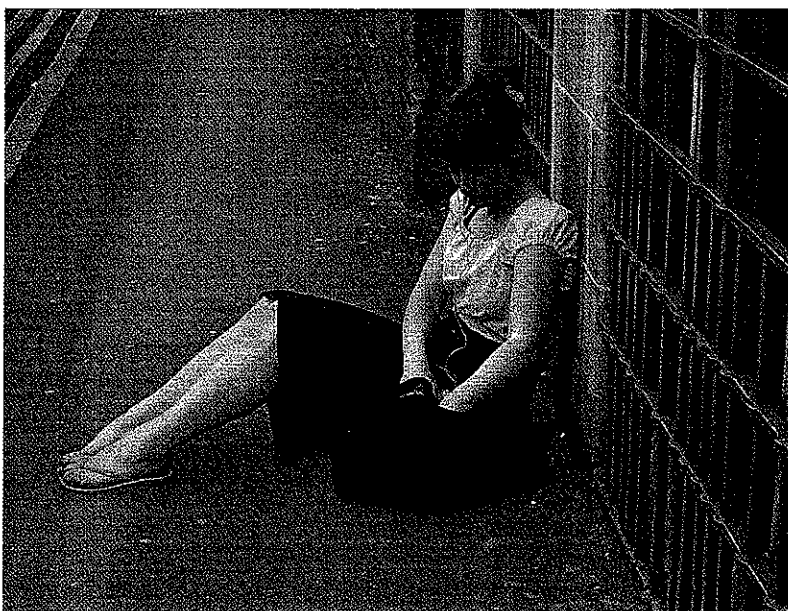
Ce qui constitue l'habitèle comme compétence humaine repose sur ces objets déjà évoqués, clés, cartes bancaires, moyens de paiement, cartes d'accès, de transport, cartes SIM, papiers d'identité, permis divers, assurances, qui tous portent un statut juridique clair. Je les appelle "habitèle restreinte" car ils constituent le noyau même de nos appartenances. Mais, dans nos sacs, nous trouvons aussi une "habitèle étendue", mouchoirs, parapluie, bonbons, trousse de maquillage, pansements, crayons, bref tout ce qui "peut servir", et "au cas où" nous protéger dans notre petite expédition urbaine quotidienne. Cette "habitèle étendue" n'a pas vocation à rentrer dans le téléphone

portable, c'est certain. En revanche, lorsque nous emportons avec nous notre musique préférée pour créer ce que Peter Sloterdijk /5 appelle un phonotope, ou nos livres qui vont nous absorber, nous véhiculons avec nous tous nos mondes d'appartenance. Nous déplaçons des morceaux de notre culture particulière dans un environnement urbain supposé anonyme et marqué par la réserve. Nous touchons là déjà à ce que j'appelle "l'habitèle augmentée". Elle ne s'étend pas dans l'espace, elle n'est pas une extension de l'habit ni du corps comme l'habitèle étendue, elle augmente notre expérience urbaine, puisque nous vivons dans plusieurs mondes d'appartenance au même moment. Et elle se rassemble déjà dans le téléphone portable qui porte aussi nos MP3 et nos eBooks. Mieux encore, nous avons accès à tous nos mondes d'appartenance à la fois, disponibles au bout des doigts. Que l'on y songe : notre répertoire téléphonique contient désormais tous nos contacts importants, de mondes divers, que l'on sépare plus ou moins entre eux, répertoire qui sert aussi de carnet d'adresses mail, postale ou de réseau social. Car l'accès à Internet fait désormais partie des fonctions qui se diffusent à grande vitesse avec les smartphones. Toutes les identités numériques et les relations que nous avons déposées sur Internet sont désormais accessibles dans le même terminal qui ne nous quitte plus. C'est cela que j'appelle "l'habitèle augmentée". Il est ainsi possible de basculer entre tous ces mondes d'appartenance en une seconde, de passer d'un mail professionnel à un SMS amoureux tout en prenant une vidéo d'une manif que l'on envoie sur YouTube, etc.

Tous ces mondes sociaux (Strauss), tous ces cercles d'appartenance dont nous ne sommes que l'intersection (Simmel), sont présents et disponibles dans le même terminal. L'habitèle est désormais ce pouvoir de commutation, que Marc Guillaume /6 avait déjà décrit comme la

Sloterdijk,
Bulles,
Seli Éditions,
2002 ;
Globes,
Seli Éditions,
2010 ;
Écumes,
Seli Éditions,
2005.

Guillaume,
Empire des réseaux,
Cartes & Cie, 1999.



Peter Zachmann / Magnum Photos



Brian Boney / Magnum Photos



Laurent Villaret / Picturam

fonction des réseaux par excellence. Certes, ces mondes sociaux et ces multi-appartenances existaient bien avant le téléphone portable et étaient sans doute un des traits marquants de l'état d'esprit urbain (Wirth). Mais en ville, il faut encore arpenter l'espace et se déplacer pour pouvoir changer de rôle et de monde d'appartenance. La ville permet de le faire de façon anonyme, mais le téléphone portable permet, lui, de le faire sans bouger. Dès lors, il devient difficile de savoir réellement si nous cohabitons avec nos congénères, car chacun peut être connecté à des mondes totalement différents tout en participant de la même situation écologique.

Cependant, nous partageons bien une chose commune, cette connexion à un dispositif, cette habitèle qui nous rassemble, mais séparément. Le passage d'un monde à l'autre reste marqué par une hésitation (Tarde). Passer d'un monde à l'autre, c'est être soumis à un rayon d'imitation différent, à une influence différente. Mais, avec le téléphone portable, cette hésitation a lieu à l'abri des regards et des réactions des autres, ce qui n'aurait pas été possible dans l'espace urbain, et encore moins traditionnel. L'habitèle est un "abri pour l'hésitation", entre tous nos mondes d'appartenance désormais sous la main. Ce que nous partageons, c'est bien cette hésitation abri-

tée mais aussi un état de connexion supposée. Ce changement d'échelle des équipements personnels produit une norme qui classe comme marginal celui qui ne possède pas de téléphone portable.

L'important est désormais d'être connecté, comme le disaient Boltanski et Chiapello /7 : le téléphone portable réalise cette promesse. Le stress ainsi généré est considérable car le résultat est un état d'alerte permanent qui se substitue à toute expérience de la présence. C'est bien là qu'il faut exercer notre vigilance, sur le nécessaire pluralisme des régimes d'engagement. L'alerte permanente qui devient l'état normal du connecté (Licoppe /8 a bien distingué le mode connecté du mode conversationnel) met-elle ou non en péril notre capacité de présence, celle qui nous ancre dans un lieu, dans un corps, ici et maintenant, dans des perceptions et des émotions ? L'expérience urbaine en sera dans tous les cas radicalement affectée. Si nous ne prenons pas la mesure théorique du changement anthropologique que représente l'habitèle, nous nous contenterons de commenter, de critiquer ou de vanter une innovation comme une autre sans reprendre aucun pouvoir politique, ni collectif ni individuel, sur l'architecture technique qui nous formate en ce moment même. | Dominique Boullier

7/

Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Gallimard (NRF), 1999.

8/

Christian Licoppe, "Sociabilité et technologies de communication. Deux modalités d'entretien des liens interpersonnels dans le contexte du déploiement des dispositifs de communication mobiles", *Réseaux*, vol. 20, 2002, 112-113, pp. 171-210.